

## XYZ. La revue de la nouvelle

### La guerre apprise

Jean Béalger



Numéro 26, été-mai 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3487ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Béalger, J. (1991). La guerre apprise. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (26), 3–6.

## La guerre apprise

Jean Bénéalger

Il suffit de tirer — une simple pression sur la détente, la crosse percute subitement l'épaule, la détonation claque dans les oreilles, et le gars, à l'autre bout de la ligne de visée, s'écroule face contre terre, à dix ou quinze mètres de vous, dans la boue, dans un trou d'obus, ou bien verse sur le côté de la route de campagne et roule dans le fossé. Il ne s'est rendu compte de rien. La balle l'a traversé net et l'a étendu à plat par terre. Il est mort comme dans son sommeil: sans souffrances, sans conscience. Il n'a même pas eu le temps de se recroqueviller sur sa blessure. C'est comme une machine qu'on arrête.

Aussitôt la détonation évanouie dans la nuit, vous abaissez votre arme et vous regardez avec vos deux yeux ce que vous avez vu à travers la mire. Il est là, parfaitement immobile sur le sol, le clair de lune dans son dos. « Un de plus », vous dites-vous.

Mais il faut aller se rendre compte soi-même sur place, avec précaution, son arme toujours pointée sur le corps, avant de tirer pour de bon un trait sur l'ennemi. On ne se méfie jamais trop. Si le gars a disparu dans le fossé, alors là il faut redoubler de vigilance, s'en approcher le dos recourbé, en pressant le pas. On s'y précipite toujours en reprenant son souffle, la tête dans les épaules. Mais je fais mouche à chaque coup. Le gars est étendu par terre, parfois sur le dos, les bras en croix, la tête renversée, on se dit qu'il ne verra plus jamais les étoiles. Le plus souvent, il repose sur le ventre. On le retourne et, avant qu'il ne roule sur le dos, on voit sa main qui quitte son fusil, s'en libère à jamais; finie la peur pour sa vie. Je le dépouille de son arme et de ses munitions, puis je regarde son visage; il est tout barbouillé de terre et de boue. Il est méconnaissable. C'est mieux ainsi. On s'en fait moins, surtout quand il s'agit d'un jeune. Les morts, à la guerre, devraient toujours porter un masque. Ça permet de garder ses distances. Après tout, on n'y peut rien. Il y aura toujours des tués et des gens pour tuer. C'est ça la guerre. Lui aussi le savait; il connaissait la règle du jeu autant que moi. Sauf qu'il a perdu. Alors il ne reste plus qu'à camoufler

son cadavre. Comme les autres. Pour que le prochain ne se doute de rien.

C'est facile de tirer sur quiconque vient quand on est bien embusqué. Vous pourriez rester planqué là des jours et des nuits tant c'est reposant. On n'a de compte à rendre qu'à soi-même. On n'a plus les chefs sur le dos. La guerre n'est plus qu'un duel. Même pas: l'autre ne se doute de rien quand je le vise. C'est comme un assassinat: un meurtrier, une victime. C'est facile. Suffit de laisser venir. L'autre est là, dans votre mire, petit bonhomme au bout du canon, une marionnette dont vous vous apprêtez à rompre les fils. Vous le suivez dans son mouvement. Puis quand il a assez grandi, pan ! dans la poitrine.

Parfois c'est tentant de viser la tête; la tête, ça ne laisse pas d'équivoque: mort instantanée. Mais c'est difficile à atteindre: de loin, on dirait un bouchon balancé par la houle. Mieux vaut s'abstenir.

Le plus difficile c'est de se retenir de tirer dès qu'on aperçoit sa victime. On voudrait s'en débarrasser le plus tôt possible. Faire disparaître cet élément menaçant du décor, avant qu'il ne soit trop tard, avant que quelque chose d'imprévu ne surgisse. Mais il faut se maîtriser, savoir patienter pour ne pas rater son coup. Tirer sur quelqu'un, ça se prépare.

C'est une chance que ce soit le clair de lune. Il fait assez nuit pour qu'au loin on ne puisse pas m'apercevoir dans ma planque, et assez clair pour que je puisse viser n'importe qui de loin. Voilà pourquoi des planques comme celle-ci, on espère y rester le plus longtemps possible. Même le jour; il suffirait de mieux se terrer. Mais c'est impossible de rester. La guerre, ça change toujours de place. De la nuit au jour les positions ont déjà changé. Tantôt on va de l'avant, tantôt on bat en retraite. Qui sait? demain je me retrouverai peut-être chez moi. On n'en est pas bien loin, d'ailleurs. Cent kilomètres, c'est rien pour qui n'a pas vu sa famille depuis un an. Mais inutile de trop espérer; pour l'instant j'ai ordre de ne laisser passer personne par cette route. « Les gars, tu te les balances jusqu'au lever du jour », m'a dit le sergent. D'ailleurs, d'où viennent-ils, ces gars, sur cette route? C'est à croire qu'ils viennent du bordel! Un à un, comme ça, sur une route de campagne, en pleine nuit. Le premier que j'ai descendu sifflait tout bonnement, comme

quand on vient de faire une conquête. Pour sûr le village voisin compte un bordel. J'ai au moins le mérite de les abattre après, et pas avant. Ça compte pour un homme, surtout si c'est la première fois.

Mais j'ai quand même hâte d'être au matin. Plus loin, sur la route, derrière moi, les autres sont en train de préparer le terrain. L'ennemi ne s'attendra pas à ce coup. Notre commando va les surprendre.

J'ai toujours aimé tirer. C'est mon père qui m'a appris. «Toi, comme les autres, tu vas apprendre à tirer», m'avait-il annoncé à mes douze ans. Il y avait longtemps que j'attendais ce moment. Mon père a empoigné sa carabine et tous les deux nous nous sommes empressés de gagner le champ, derrière la maison. Mes deux grands frères nous avaient suivis du regard avec un grand sourire narquois. Ces deux-là ne pouvaient s'imaginer que je puisse comprendre quoi que ce soit aux armes. J'ai donc redoublé d'attention quand mon père m'a expliqué le maniement de la carabine. Quand j'ai visé ma première cible, une bouteille vide disposée sur la clôture, j'ai su que je ne la manquerais pas. Elle était en plein dans ma mire et pas un tremblement ne gênait ma visée. J'avais l'esprit froid, concentré, déjà imperturbable, déjà aguerri. J'ai appuyé sur la détente, la bouteille a volé en éclats. La seule chose à laquelle je ne m'attendais pas, c'est le brusque recul de l'arme contre l'épaule. J'ai failli en tomber. Ensuite, j'ai continué de m'exercer sur d'autres cibles. Mon père était drôle à voir: il fouillait la cour et le champ à la recherche du moindre bout de bois ou de fer tordu; dès qu'il en trouvait un, il s'exclamait de joie et se dépêchait de me le rapporter pour le disposer sur la clôture. «Essaie ça à présent, ça devrait pas être trop difficile.» Ce jour-là, il rayonnait de fierté à mon égard. À la fin, mes deux frères, attirés par les cris de joie de mon père, sont venus se rendre compte par eux-mêmes. Par la suite, ils n'ont plus jamais été les mêmes avec moi. Ils ont cessé de me taquiner, d'attiser ma colère ou mes rires, de me chatouiller. Ils étaient devenus froids et distants à mon égard, fuyants même. Peu m'importait, j'avais maintenant ce qui pouvait me combler: tout l'amour et toute la considération de mon père. Le lendemain de mon initiation, il m'amenait à la chasse, où j'ai pu m'exercer sur des cibles mobiles et vivantes et où j'ai pu

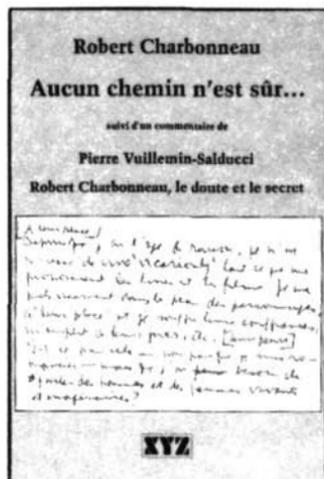
sentir toute son attention et toute sa tendresse à mon égard. À compter de ce jour, je l'ai accompagné dans toutes ses excursions en forêt. Comme il me manque aujourd'hui! Je me faisais fort d'écouter ses conseils et de chercher à les mettre sitôt en pratique. C'est ainsi que j'ai appris à penser comme la bête pourchassée, à interpréter les bruits de la forêt, à prévoir les réactions du gibier et à le faire tomber dans le piège, à me camoufler, à patienter. Savait-il, mon père, cette année-là, qu'il préparait sa fille à la guerre, à cette guerre civile qui s'est déclarée dans notre pays? **XYZ**

Robert  
Charbonneau  
*Aucun chemin  
n'est sûr...*

commentaire

de Pierre Vuillemin-Salducci

Robert Charbonneau:  
le doute et le secret



102 p., 12,95 \$

L'histoire d'une mort équivoque racontée par un des plus grands écrivains québécois de l'après-guerre. Réédition commentée d'une longue nouvelle de Robert Charbonneau publiée en 1959.